

TRADUCTION ET COMMUNAUTÉS

Études réunies par
Jean Peeters

Artois
Presses
Université

Traductologie

1. L'élément culturel ottoman dans les écrits francophones

Les textes, qui se trouvent à l'origine de notre recherche, bien que rédigés en français, dévoilent principalement l'histoire et la culture ottomanes : une culture *périphérique* – si on adopte la distinction proposée par S. Susam-Serajeva (2002 : 194) entre *cultures périphériques* et *cultures centrales* – une culture qui, d'après L. Venuti (1998 : 135), pourrait être considérée comme *minoritaire* par rapport à la culture française, réputée pour sa suprématie et son caractère hégémonique. En réalité, ces textes constituent, suite à A. Dingwaney (1995 : 4), une sorte de traduction également, car ils évoquent une culture autre que celle de la langue dans laquelle ils sont rédigés¹. Les textes fourmillent de désignateurs culturels qui ont comme but de dépayser le lecteur². Lorsqu'un terme apparaît pour la première fois, son étrangeté notionnelle par rapport à la culture française est soulignée par l'emploi de procédés typographiques, tels que les caractères italiques, les caractères gras et les guillemets³. Après la première mention du terme, on constate néanmoins que, très souvent, celui-ci est annexé au texte sans garder de procédé typographique différent :

1a. Toute essoufflée, elle atteint enfin la porte massive des appartements des femmes, le *haremlik*, gardé par deux eunuques soudanais...

(*De la part de la princesse morte*, p. 11)

1b. qu'elles sont prêtes à tout pour les aider, qu'elles n'en peuvent plus de rester confinées dans l'enceinte du haremlik alors que la vie bouillonne autour d'elles...

(*De la part de la princesse morte*, p. 17)

Quant au référent des termes employés, il ne reste pas opaque pour le lecteur du texte original. Les auteurs prennent soin d'élucider et de rendre transparent tout fait culturel dont l'ignorance empêcherait le déroulement de la narration, et ceci en faisant appel soit à un groupe nominal apposé, soit à une proposition

¹ C'est le cas également de P. Bandia (cité par D. Giles, 2005 : 250) qui considère que les littératures europhones africaines sont elles-mêmes des traductions.

² À la suite de M. Ballard (2005 : 126), par *désignateurs culturels* ou *culturèmes* on entend « des signes renvoyant à des référents culturels, c'est-à-dire des éléments ou traits dont l'ensemble constitue une civilisation ou une culture ». Dans notre cas, les DRC repérés appartiennent à plusieurs champs sémantiques : administration (*pascha, cadi, bey*), droit (*devchourmé, fetva, firman*), religion (*baïram, fatihah, derviche*), éducation (*idadi, médressé, tekke*), milieu social (*hanoum, sultane, ikbal, kalfa*), habillement (*caftan, charchaf, fez*), nourriture (*baklava, bourrek, pilaf*), équipement mobilier (*mangal*), etc. Dans la majorité des cas, cependant, les termes évoqués ne sont pas standardisés en français et le terme subit très souvent, selon l'auteur, une translittération différente en français : nous avons, par exemple, *beurek* ou *bourek* pour *börek*, *médresé*, *medersa* ou *mèdressé* pour *medrese*.

³ Voir par exemple *De la part de la princesse morte* : p. 133, *Histoire des Israélites de Salonique*, t. 2 : p. 87, *Histoire des Israélites de Salonique*, t. 3 : p. 133.

explicative, soit à un paratexte, telles que la note en bas de page ou l'explicitation entre parenthèses⁴. Parfois, les auteurs, surtout dans le cas de la narration historique et de l'article scientifique, préfèrent dénommer d'abord le fait par le terme équivalent du français et ils intercalent ensuite, soit entre virgules ou entre parenthèses soit par la conjonction *ou*, le terme turc⁵. Il y a des cas cependant, où aucune explicitation n'est fournie par les textes. Ce sont des mots tels que *hammam*, *minaret*, *muezzin*, qui, figurant dans les dictionnaires, ne posent pas de problème au lecteur français⁶. Soulignons toutefois que les explicitations sont beaucoup plus nombreuses dans les romans que dans les textes historiques ou scientifiques⁷. Ce grand souci d'explicitation prouve aussi que les auteurs ne s'adressent pas uniquement à un public averti mais à un public plus vaste⁸.

En effet, les auteurs francophones apportent à leurs lecteurs des connaissances sur un monde qui n'est pas le leur en essayant de minimiser la distance qui sépare les deux cultures. Comme les écrivains des récits de voyage aussi (S. Bassnett 2000 : 160), ils abordent la culture et le cadre général qu'ils décrivent en ayant toujours comme point de repère leurs propres origines. Il est à noter que les méthodes pour introduire dans un texte français destiné à un grand public un élément culturel étranger sont les mêmes, indépendamment du genre du texte (roman, article scientifique, texte historique), de l'époque de sa rédaction et de la culture évoquée⁹. Ces méthodes sont finalement précises, prévisibles et prédéterminées. Il suffit de les comparer avec les exemples qui suivent, exemples tirés du magazine *Le Nouvel Observateur* consacré à la vie des Juifs en France (n° 1833) :

2. Elle se définit en référence à l'ensemble des 613 commandements divins (*mitsvot*) que tout juif est théoriquement tenu de respecter. (p. 12)

⁴ Voir par exemple *Le Dernier Sultan* : p. 70, *De la part de la princesse morte* : p. 13, *Le Dernier Sultan* : p. 15, *Salonique 1850 – 1918* : p. 111.

⁵ À titre d'exemple voir *Histoire des Israélites de Salonique*, t. 4 : p. 66, *Salonique 1850 – 1918* : p. 107, *Histoire des Israélites de Salonique*, t. 4 : p. 31.

⁶ Hammam : *Le Nouveau Petit Robert* (1993 : 1069), minaret : *Le Nouveau Petit Robert* (1993 : 1409), muezzin : *Le Nouveau Petit Robert* (1993 : 1454).

⁷ Dans *De la part de la princesse morte* (p. 37), l'auteur explique même en note le mot *harem* qui bien évidemment est lemmatisé dans les dictionnaires français [*Le Nouveau Petit Robert* (1993 : 1072)].

⁸ Comme J. Nehama (1935 : 5) le note, son but n'est pas seulement scientifique, c'est-à-dire d'écrire une œuvre d'érudition destinée aux seuls spécialistes, mais une œuvre accessible d'abord aux Juifs saloniens dispersés aux quatre coins du monde, mais aussi à tous ceux qui s'intéresseraient au passé, riche de faits et d'idées, de ce port cosmopolite des Balkans.

⁹ J. Nehama a commencé la rédaction de son œuvre en 1935, celle de Kenizé Murad fut rédigée en 1987, celle de Michel de Grèce en 1991, quant à l'article de F. Georgeon, il voit le jour en 1992.

3. Cette coutume qui veut qu'au moment de la prière les femmes viennent sous le *talet* (le voile) pour recevoir la bénédiction de leur mari. (p. 9)

4. Et que l'on voit des juifs marocains appeler leurs fils Mendel ou des Tunisiens de Marseille arborer le *stremel* (chapeau de fourrure) des juifs russes [...] (p. 10)

Nous constatons que les procédés d'explicitation sont identiques (mention du terme entre parenthèses, emploi d'un procédé typographique, explicitation entre parenthèses) bien qu'il s'agisse de termes évoquant une autre culture. Par conséquent, on pourrait émettre l'hypothèse que les méthodes mises en œuvre pour présenter une culture étrangère sont guidées par les normes qui sont en vigueur dans l'espace social dans lequel les auteurs vivent ; elles constituent alors « des façons socialement données de dire » (J. Peeters, 1999 : 128). Les auteurs adoptent une attitude ethnocentrique – inévitable dans toute sorte de traduction dans le monde occidental – envers la culture ottomane qu'ils envisagent de décrire. Dans certains cas, ils essaient d'ailleurs d'assimiler, d'absorber même, cette culture à la fois étrangère et étrange ; les emprunts sont à ce point francisés que les lecteurs français ont tendance, après quelques pages, à les prendre pour les leurs au moins au niveau de la forme¹⁰. Le processus d'accoutumance et d'acclimatement est très évident notamment au niveau de la syntaxe et de la grammaire et les exemples qui suivent en constituent la preuve :

5. Les impôts indirects frappent la consommation et sont représentés par les gabelles qui sont perçues par oke, d'après les denrées.
(*Histoire des Israélites de Salonique*, t. 2, p. 116)

6. Les aghas s'affolent bien trop pour être de quelque utilité [...]
(*Le Dernier Sultan*, p. 53)
(*De la part de la princesse morte*, p. 21)

Dans l'exemple 5, l'unité de poids *okka* devient *oke* et par analogie avec *par kilo* l'auteur forme *par oke*. En 6, le pluriel du substantif *agha* est formé suivant la règle du français, par l'addition d'un *s* final ; ainsi nous obtenons *aghas* au lieu de *ağalar*. Par ailleurs, le souci des auteurs d'éclairer le référent des termes est tel qu'ils en arrivent même à utiliser des équivalents français pouvant correspondre aux connotations culturelles, comme le montrent les exemples 7, 8 et 9 :

7. Le *kéman* (violon), le *kanon* (harpe), l'*ud* (luth), la flûte et le tambourin...
(*Histoire des Israélites de Salonique*, t. 4, p. 173)

¹⁰ Voir à ce sujet T. Simeonidou-Christidou (2000 : 188).

8. Elle ouvre les yeux et sourit à l'adolescente qui, [...], effleure d'une plume son oudh. [...] Selma aime ces réveils en musique ; le chant de cette mandoline lui paraît une promesse de bonheur [...].
(*De la part de la princesse morte*, p. 37)

9. On s'y régale de quelques rasades de *raki*, d'eau-de-vie, [...].
(*Histoire des Israélites de Salonique*, t. 3, p. 98)

La question qui se pose alors est de savoir comment les traducteurs se comportent afin de transmettre au lecteur grec le capital culturel dévoilé par l'original et, par ailleurs, quels sont les facteurs qui guident leurs choix.

Reproduisent-ils l'original de manière aussi rigoureuse que possible ? Suivent-ils les méthodes que les auteurs des textes originaux ont choisies pour transmettre à leurs lecteurs des connaissances sur un monde qui n'est pas le leur ? Bref, adoptent-ils les normes imposées par la culture de la langue-source ? Et si les auteurs ont choisi la voix ethnocentrique ? Et si encore la culture-réceptrice est plus proche de la culture évoquée dans les textes que la culture de la langue-source ? D'ailleurs une culture ne constitue pas une « entité monolithique » (A. Lefevre, 1992 : 8), elle ne peut être ni homogène, ni autonome : il y a toujours un métissage et une interaction entre les différentes cultures. Comme J.-L. Cordonnier (1995 : 13) le note « l'hypothétique pureté n'est qu'un mythe, elle a disparu le jour des premiers contacts entre les cultures ».

2. Choix traductionnels – causes et effets

Lorsqu'on parle du transfert de l'élément culturel vers une autre langue, on est le plus souvent enfermé dans une conception dualiste de l'activité traduisante (A. Berman : 1985, L. Venuti : 1995) et on est confronté à une série de dilemmes. Faut-il supprimer ou préserver l'écart qui existe entre la culture-source et la culture-cible ? Le traducteur doit-il être transparent ou invisible ? La culture évoquée doit-elle être « naturalisée » ou « exotisée » ? Dans notre cas cependant, vu les rapports indéniables entre la culture ottomane et la culture grecque à travers les siècles, cette problématique s'avère inopérante : l'exotisation du texte de départ nous amènerait à une attitude ethnocentrique de la culture évoquée tandis que sa naturalisation nous rapprocherait de l'exotisation de la culture en question.

L'étude de notre corpus révèle deux attitudes différentes : une attitude loyale, ce fut le cas pour la traduction de la narration historique effectuée par une équipe de traductologues et une attitude servile adoptée pour le passage en grec des œuvres de fiction et de l'article scientifique vulgarisé¹¹.

¹¹ Pour une analyse détaillée des méthodes traductionnelles adoptées voir S. Grammenidis (2005).

Dans le premier cas, les traducteurs ont choisi les moyens de négocier le décentrement culturel sans toutefois trahir la conscience collective des lecteurs. Ils n'offrent à leur public que les moyens d'optimiser son accès à l'œuvre, après avoir pris en compte ses capacités herméneutiques, sa culture générale ainsi que ses rapports avec la culture évoquée. Les procédés typographiques qui marquent l'étrangeté des termes ainsi que les explications fournies par l'original ont donc été éliminés :

10. On est surtout friand de pâtés fourrés de hachis de viande, de fromage, d'épinards, de gelée de potiron, de purée de courgettes ou d'aubergines ; de *beureks*, de *baklavas* plats sucrés empruntés de l'art culinaire turc.

(*Histoire des Israélites de Salonique*, t. 4, p. 134)

Τρελαίνονται για τις πίτες με κιμά, με τυρί, με σπανάκι, με πελτέ κολοκύθας, με πουρέ από κολοκυθάκια ή από μελιτζάνες, για τα μπουρέκια, τους μπακλαβάδες από την τουρκική κουζίνα.

(*Ιστορία των Ισραηλιτών της Σαλονίκης*, v1, 476)

11. Le *kéman* (violon), le *kanon* (harpe), l'*ud* (luth), la flûte et le tambourin...

(*Histoire des Israélites de Salonique*, t. 4, p. 173)

Ο *κεμετζές*, το κανονάκι, το ούτι, η φλογέρα και το ταμπουρίνο [...].

(*Ιστορία των Ισραηλιτών της Σαλονίκης*, v1, p. 504).

12. On s'y régale de quelques rasades de *raki*, d'eau-de-vie, [...].

(*Histoire des Israélites de Salonique*, t. 3, p. 98)

Ευφραίνονται με μερικά ποτηράκια ρακί, [...].

(*Ιστορία των Ισραηλιτών της Σαλονίκης*, v1, p. 317).

Tout Grec sait que le *baklava* est un plat sucré et par conséquent une explication supplémentaire s'avèrerait inutile et sous-estimerait le niveau du lecteur. Le lecteur n'a pas non plus besoin de recourir à des équivalents pour avoir une image des instruments de musique cités dans l'exemple 11, puisque ces instruments font aussi partie du patrimoine musical hellénique. Quant à *raki*, c'est une boisson très répandue en Crète.

Dans le deuxième cas en revanche, – d'ailleurs c'est le cas le plus fréquent – les traducteurs négligent le fait qu'ils s'adressent à un public dont les liens avec la culture décrite sont d'une affinité plus grande que ceux du public hexagonal : par conséquent des concepts éventuellement exotiques pour le lecteur français apparaissent beaucoup plus familiers au lecteur grec. Nous avons donc la reprise des groupes nominaux explicatifs évoquant néanmoins des concepts connus du lecteur grec :

13. et présenta à Abdul Aziz la fetva, l'acte théologique écrit par le cheikh Ul Islam, permettant de détrôner [...].

(*Le Dernier Sultan*, p. 70)

και παρουνσίασε στον Αμπντούλ Αζίζ τη φετβά, τη θεολογική πράξη που είρε συντάζει ο σείρης Ουλ Ισλάμ και η οποία επέτρεπε [...].
(Ο Τελευταίος Σουλτάνος, p. 68)

14. C'est le baïram, la grande fête de l'islam, qui commémore le sacrifice d'Abraham offrant son fils à Dieu.
(De la part de la princesse morte, p. 37)
Είναι μπαϊράμι, η μεγάλη γιορτή του Ισλάμ, που συμβολίζει τη θυσία του Αβραάμ που προσφέρει το γιό του στον Θεό.
(Της νεκρής πριγκίπισσας, p. 33)

15. Pendant ce temps les zaptiés, les soldats de la police, se sont saisis du hadj.
(Le Dernier Sultan, p. 21)
Εν τω μεταξύ, οι ζαπτιέδες, οι στρατονόμοι είχαν συλλάβει τον χάντζ.
(Ο Τελευταίος Σουλτάνος, p. 19)

Les traducteurs adoptent les yeux fermés les explications du texte de départ sans envisager à quel point la culture ottomane a influencé la culture grecque après la longue symbiose des deux peuples. En effet, les mots *fetva*, *baïram* et *zaptiés* sont lemmatisés dans les dictionnaires grecs¹². La même tendance est à signaler pour certaines des notes auctoriales : les traducteurs ont gardé les notes de l'original pour *chador*, *feredjeh*, *harem* et *médresé*, bien que ces mots dénotent des réalités culturelles partagées et fassent aussi partie du vocabulaire de leurs lecteurs (τσαντόρ, φερετζές, χαρέμι et μεντρεσές en grec)¹³. Le maintien des notes, fournies en principe pour aider le lecteur français à pallier ses éventuelles lacunes sur la culture étrangère, au lieu de combler l'écart lexiculturel, le creuse davantage, car à leur seule vue déjà, le lecteur grec se sent traité d'ignorant et il commence à mettre en doute ses connaissances, son histoire, voire son monde. En outre, il y a même des cas où les traducteurs optent pour une attitude niveleuse qui masque l'original. Des concepts désignant des réalités culturelles sont appropriés, voire normalisés, et la langue-culture de l'Autre se voit remplacée par de longues périphrases, ce qui a comme conséquence la défiguration du texte-source ainsi que le rejet de l'altérité :

16. Aidées par les kalfas, elles sont montées dans le phaéton de gala, conduit par un cocher en dolman bleu nuit soutache d'argent.
(De la part de la princesse morte, p. 41)
Οι κάλφες τις βοηθάνε ν'ανέβουν στην επίσημη άμαξα που τη οδηγεί ένας αμαξάς με σκούρο μπλε χιτώνιο με ασημένια κεντίδια.
(Της νεκρής πριγκίπισσας, p. 36)

¹² Fetva [φετβάς en grec, G. Babiniotis (1988 : 1901)], baïram [μπαϊράμι en grec, G. Babiniotis (1988 : 1141)], zaptiés [ζαπτιές en grec, G. Babiniotis (1988 : 708)].

¹³ Voir Ο Τελευταίος Σουλτάνος: p. 312, Της νεκρής πριγκίπισσας: p. 37 et p. 119.

17. un certain commandant Niazi pénètre dans la caserne à la tête de cent cinquante de ses fedais.

(*Le Dernier Sultan*, p. 266)

κάποιος ταγματάρχης Νιαζί μπήκε στο στρατόπεδο της φρουράς της πόλης επικεφαλής εκατόν πενήντα πιστών πολεμιστών.

(*Ο Τελευταίος Σουλτάνος*, p. 256)

Par ailleurs, la soumission servile à l'original, et par conséquent sa reproduction exacte, mettent en doute la fiabilité et la compétence des traducteurs, car, dans certains cas, ils sont même amenés à répéter des fautes qu'on trouve dans les textes de départ ou à opter pour des choix erronés, dépourvus de sens :

18. Les cuisiniers du palais avaient préparé l'achouri. Des chaudrons pleins de cette bouillie épaisse et douce faite de pois chiches, de grains de blé et de fruits secs avaient été disposés...

(*Le Dernier Sultan*, p. 135)

Οι μάγειροι του παλατιού είχαν ετοιμάσει το ασουρί. Καζάνια γεμάτα μ' αυτό τον παχύ και γλυκό ζωμό που ήταν φτιαγμένος από ρεβίθια, σιτάρι και ξηρούς καρπούς είχαν τοποθετηθεί ...

(*Ο Τελευταίος Σουλτάνος*, p. 129)

19. Zeynel arpente la rive ouest du Bosphore, qui à travers les jardins et les yalès (italique) descend doucement vers la Corne d'Or.

(*De la part de la princesse morte*, p. 148)

Ο Ζεϊνέλ πηγαиноέρχεται με μεγάλα βήματα στη δυτική ακτή του Βοσπόρου που κατεβαίνει απαλά, μέσα από κήπους και γιαλέ, προς τον Κεράτιο Κόλπο.

(*Της νεκρής πριγκίπισσας*, p. 113)

20. C'est le salon de la *Sultane Validé*, titre donné aux mères des sultans.

(*De la part de la princesse morte*, p. 32)

Είναι το σαλόνι της σουλτάνας Βαλιντέ, τίτλος που δίνεται στις μητέρες των σουλτάνων.

(*Της νεκρής πριγκίπισσας*, p. 29)

Dans les exemples 18 et 19, les traducteurs, ignorant que la soupe dont il est question est appelée *ασουρές* en grec (*aşure* en turc) et que les maisons de bois sculpté, que tout visiteur d'Istanbul admire en faisant une croisière sur le Bosphore, sont connues comme *γιαλιά*, adoptent le procédé de translittération pour rendre *achouri* et *yalès*. Quant à 20, afin de rendre le titre attribué aux mères des Sultans, le traducteur opte pour une traduction mot à mot ; ainsi nous avons *σουλτάνα Βαλιδέ* (*Sultane Validé* dans l'original) au lieu de *Βαλιδέ Σουλτάνα* qui figure dans les dictionnaires¹⁴. En outre, il y a des cas où la

¹⁴ *Dictionnaire de la Fondation Triantafyllidis* (1998 : 651).

pratique du mot à mot, sans interprétation préalable des signes par référence à la réalité extralinguistique, conduit à une défiguration complète du concept culturel désigné :

21. l'unanimité se fera autour des sorbets à la rose et des feuilletés d'amandes et de miel préparés par les pâtissiers du palais [...]

(*De la part de la princesse morte*, p. 52)

αποκαθίσταται όμως η ομοθυμία γύρω από το σερμπέτι από τριαντάφυλλο και τα αμυγδαλωτά με μέλι που έχουν φτιάξει οι ζαχαροπλάστες του παλατιού

(Της νεκρής πριγκίπισσας, p. 44)

22. Un collège (*idadi*) fut créé pour rivaliser avec les écoles secondaires des communautés.

(Salonique 1850-1918, p. 112)

Επίσης δημιουργήθηκε ένα κολέγιο (*idadi*) για να ανταγωνιστεί τα δευτεροβάθμια σχολεία των κοινοτήτων.

(Θεσσαλονίκη 1850-1918, p. 125)

Dans l'exemple 21, *les feuilletés d'amandes et de miel* ne sont rien d'autres que le baklava. Pourtant le traducteur rend ce groupe nominal par *αμυγδαλωτά με μέλι* (*biscuit aux amandes et au miel*). Soulignons que dans la traduction turque il est rendu par baklava [... *gül şerbetleri ve baklavalardan* *konusunda ise herkes hemfikir*]. En 22, l'*idadi* est rendu en grec par *κολέγιο* qui est l'équivalent du mot anglais *college* et non du mot *collège* du français.

Il serait donc intéressant de chercher à définir les motifs inhérents qui ont conduit les traducteurs à suivre cette voie à la fois assimilationniste et intégrationniste qui sous-tend une mise en tension, une mise à distance entre les cultures impliquées. Dans un premier temps on pourrait dire que c'est juste le résultat de la conception que les traducteurs se font de l'activité traduisante : ils la conçoivent comme un simple transfert des mots et ils considèrent le texte à traduire uniquement dans sa dimension linguistique. En revanche, ceux qui ont choisi la voie loyale l'envisagent comme reconstruction et restitution dans un contexte linguistique et culturel second.

Certains soutiendraient également la thèse que la reprise de toutes les explications fournies par l'original pour les termes culturellement marqués s'impose par le type du texte à traduire. Comme il s'agit d'œuvres de fiction ayant comme but plutôt de divertir que de faire circuler un capital culturel (A. Lefevre, 1998 : 41), ces textes s'adressent par définition à un cercle potentiel de lecteurs très vaste pas toujours avertis. D'ailleurs, suite à L. Venuti (2000 : 477) : « a translation becomes the site of unexpected groupings, fostering communities of readers who would otherwise be separated by cultural differences and social divisions yet are now joined by a common fascination ».

Certes, la majorité des termes mentionnés dans les exemples cités sont beaucoup plus familiers aux lecteurs originaires de la Grèce du Nord, de l'Asie Mineure et d'Istanbul – leur vocabulaire quotidien abonde de turquismes – qu'à ceux de la Grèce du Sud. Il est probable aussi que certains de ces termes poseraient des difficultés de compréhension aux plus jeunes des lecteurs. Cependant, la mission des œuvres traduites, même de celles de fiction, ne peut pas se limiter juste au divertissement ; une œuvre traduite a comme but d'instruire aussi, comme de nous relier – dans le cas précis – avec notre vécu historique. N'oublions pas qu'il s'agit toujours de termes lemmatisés dans les dictionnaires et intégrés parfaitement dans les systèmes flexionnel et dérivationnel du grec.

Or, la traductologie contemporaine nous enseigne que la traduction n'est pas une simple affaire de mots ou de structures mais une activité humaine qui s'intègre dans un cadre social, historique et politique. Ainsi, les choix des traducteurs donnent, d'ores et déjà, matière à une réflexion plus globale qui, dépassant le cadre des préférences personnelles, se penche sur les paramètres sociaux et idéologiques qui régissent l'acte de traduire (A. Lefevere, 1992 : xi).

Vu que l'original est produit dans une langue reconnue pour le prestige de sa culture, on pourrait émettre l'hypothèse que les traducteurs reprennent ses normes par désir d'imiter le modèle d'un système dominant¹⁵. Leur attitude reflète, en effet, les efforts de la Grèce moderne – occidentale par les bases de sa culture mais orientale par sa situation géographique – de réaffirmer sa place dans l'élite européenne ainsi que d'affirmer la position de sa langue dans le cadre de la diversité linguistique qui prédomine en Europe.

En outre, étant donné que la langue est une configuration historique et que les emprunts marquent, entre autres, la dominance sociale ou politique d'un groupe sur un autre¹⁶, on pourrait supposer, alors, que l'attitude adoptée s'inscrit dans le cadre d'une tactique plus générale visant à éliminer les traces d'influence ottomane accumulées au fil des siècles, à diminuer les effets de « l'esclavage » et à promouvoir une langue « pure » et « prestigieuse » qui n'a plus de rapports avec celle de l'« ennemi légendaire ». Il s'agit alors d'une attitude qui témoigne, jusqu'à un certain point, du conflit entre deux idéologies linguistiques différentes – l'une conservatrice et l'autre plus libérale – qui existent au sein de la société grecque et partagent les intellectuels entre partisans de la continuité de la langue à partir des temps classiques – d'une langue donc liée au grec ancien – et défenseurs de l'évolution naturelle de la langue – donc

¹⁵ D'après R. Jacquemond (1992 : 155) lorsqu'on traduit d'une langue-culture hégémonique vers une langue-culture dominée, le traducteur se comporte comme un médiateur servile.

¹⁶ Voir à ce sujet L. Deroy (1980 : 131) et T. Simeonidou-Christidou (2005 : 91).

de la langue parlée¹⁷. Il est à noter que, depuis quelques années, cette tendance à déprécier tout élément turc gagne du terrain en Grèce tant au niveau de la vie quotidienne qu'au niveau des instances : il n'y est plus question, par exemple, de *café turc* mais de *café grec* ou *byzantin* et l'administration essaie d'imposer aux étrangers l'emploi du mot *Hellas* au lieu du mot *Grèce* ainsi que celui du mot *Thessaloniki* au lieu de *Salonique*, *Grèce* et *Salonique* étant considérés par certains d'origine turque.

3. Conclusion

Quels sont finalement les facteurs qui guident les traducteurs dans leurs choix ? Comme on vient de le voir ils peuvent être nombreux et de nature différente. Le résultat cependant reste le même. Nous constatons, en effet, que l'attachement aux normes qui régissent le texte-source instaure des frontières entre deux communautés culturelles qui en réalité ont beaucoup de ressemblances tant au niveau linguistique qu'au niveau des pratiques culturelles. Par conséquent, la fonction médiatrice de la traduction se voit abrogée et l'écart culturel, au lieu d'être comblé, se creuse davantage. Les traducteurs, inconsciemment peut-être, au lieu de se conduire comme des agents interculturels, se comportent comme de simples prestataires de services, des opérateurs neutres. Il y a un paradoxe : dans leur effort d'être invisibles, ils obtiennent finalement le contraire. Leur attitude plaide, en effet, pour la pureté des cultures : ainsi le passé partagé s'efface, l'histoire d'une certaine époque se déforme et le brassage de différentes ethnies qui vivaient jadis dans les territoires de l'Empire Ottoman s'annule. Les traductions révèlent finalement une image erronée de l'identité du lecteur qui, en réalité, est beaucoup plus exposé à la langue et à la culture ottomanes que l'on croirait, si on tenait compte les traductions produites.

Bibliographie

Corpus

DE GRÈCE, M., *Le Dernier Sultan*, Olivier Orban, Paris, 1991.

* Traduction grecque, *Ο Τελευταίος Σουλτάνος*, Aggelos Filippatos, Nea Synora – A. Livani, Athènes, 1992.

¹⁷ À partir des années 1980 ce conflit prend une autre dimension et concerne le « sauvetage » et la « protection » de la langue grecque qui se voit de plus en plus envahie par des influences étrangères, voire anglo-saxonnes. G. Babinotis (1984 : 145), linguiste éminent, arrive même au point de soutenir que le grec n'a pas besoin de mots étrangers, car « elle a le privilège de se renouveler par ses propres mécanismes sans faire appel à des emprunts ». Sur les différents conflits linguistiques en Grèce voir A. Fragoudaki (2001).

GEORGEON, F., 'Selanik musulmane et deumne', *Salonique 1850 – 1918 : La « ville des Juifs » et le réveil des Balkans*, Éditions Autrement, Série Mémoires, n° 12, Paris, 1992, p. 105-118.

* Traduction grecque, 'Η "Σελανίκ" των μουσουλμάνων και των ντομνέδων', *Θεσσαλονίκη 1850–1918 : « πόλη των Εβραίων » και η αφύπνιση των Βαλκανίων*, Giorgos Kalamantis, Ekati, Athènes, 1994, p. 117-130.

LE NOUVEL OBSERVATEUR (2000). *Etre Juif en France*, n° 1883, du 7 au 13 décembre.

MURAD, K., *De la part de la princesse morte*, Robert Laffont, Paris, 1987.

* Traduction grecque, *Της νεκρής πριγκίπισσας*, Evdokia Papagkika, Okeanida, Athènes, 1988.

* Traduction turque, *Saraydan sürgüne*, Nuriye Yiğtler, Gökçe Tuncer, Everest Yayınları, Istanbul, 2001.

NEHAMA, J. *Histoire des Israélites de Salonique*, 7 tomes, Librairie Molho, Salonique, 1935.

* Traduction grecque, *Ιστορία των Ισραηλιτών της Σαλονίκης*, Section de Traduction du Département de Langue et de Littérature françaises de l'Université Aristote de Thessaloniki, 3 volumes, University Studio Press, Thessaloniki, 2000.

Ouvrages théoriques

BABINIOTIS, G., *Λεξικό της Νέας Ελληνικής Γλώσσας*, Kentro Lexicologias, Athènes, 1998.

—, 'Νεοελληνική γλώσσα: Μέριμνα, αμεριμνησία και υπερπροστασία', *Ελληνική Γλώσσα*, tome 1, Ellinikos Glossikos Omilos, Athènes, 1984, p. 138-161.

BALLARD, M., 'Les stratégies de traduction des désignateurs de référents culturels', BALLARD, M., (éd), *La Traduction, contact de langues et de cultures (I)*, Artois Presses Universitaires, Arras, 2005, p. 125-148.

BASSNETT, S., *Συγκριτική Γραμματολογία. Κριτική Εισαγωγή*, Éditions Patakis, Athènes, 1993/2000

BERMAN, A., *L'Épreuve de l'étranger*, Paris, Gallimard, 1984.

—, « La traduction et la lettre ou l'auberge du lointain », *Les Tours de Babel*, Trans-Europ Repress, Mauzevin, 1985, p. 25-150.

DELISLE, J. & J. WOODSWORTH (eds), *Translators through history*, John Benjamins, Amsterdam, 1995.

DEROY, L., *L'Emprunt Linguistique*, Les Belles Lettres, Paris, 1980.

DINGWANEY, A., "Translating 'Third World' Cultures", DINGWANEY, A. and C. MAIER (eds), *Between Languages and Cultures. Translation and Cross-Cultural Texts*, University of Pittsburgh Press, Pittsburgh and London, 1995, p. 3-13.

- FONDATION MANOLIS TRIANTAFYLIDIS, *Λεξικό της Κοινής Νεοελληνικής*, Aristoteleio Panepistimio, Instituto Neohellinikwn Spoudwn, Thessaloniki, 1998.
- FRAGOUDAKI, A., *Η Γλώσσα και το Έθνος. 1880 – 1980. Εκατό χρόνια αγώνες για την αυθεντική ελληνική γλώσσα*, Éditions Alexandria, Athènes, 2001.
- GILE, D., *La Traduction. La comprendre, l'apprendre*, PUF, Paris, 2005.
- GRAMMENIDIS, S., « Le transfert en grec de l'élément culturel ottoman à travers des écrits francophones », MENNAN, Z., *Francophonie en Turquie, dans les pays balkaniques et de l'Europe orientale*, Les Éditions Isis, Istanbul, 2005, p. 57-69.
- JACQUEMOND, R., "Translation and Cultural Hegemony: the case of French-Arabic Translation", VENUTI, L., (ed), *Rethinking Translation. Discourse, Subjectivity, Ideology*, Routledge, London and New York, 1992.
- LE PETIT ROBERT 1, *Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*, Société du Nouveau Littre, Paris, nouvelle édition, 1982.
- LEFEVERE, A. (ed), *Translation, History, Culture. A sourcebook*, Routledge, London and New York, 1992.
- , "Translation Practice(s) and the Circulation of Cultural Capital: Some Aeneids in English", BASSNETT, S. and LEFEVERE, A. (eds), *Constructing Cultures. Essays on Literary Translation*, Multilingual Matters, Clevedon, 1998, p. 41-56.
- PEETERS, J., *La Médiation de l'étranger, une sociolinguistique de la traduction*, Artois Presses Université, Arras, 1999.
- SIMEONIDOU-CHRISTIDOU, T., « Déguisement et homogénéisation des cultures. Une tendance de l'activité traduisante », *La Traduction : diversité linguistique et pratiques courantes*, Série Linguistique, n° 11, Centre d'études et de recherches économiques et sociales, Tunis, 2000, p. 183-194.
- , « Emprunts lexicaux dans l'œuvre de J. Nehama : Histoire des Israélites de Salonique », MENAN, Z. (ed), *Francophonie en Turquie, dans les pays balkaniques et de l'Europe orientale*, Les Éditions Isis, Istanbul, 2005, p. 89-95.
- SUSAM-SERAJEVA, S., "A 'Multilingual' and 'International' Translation Studies?", HERMANS, T., (ed), *Crosscultural Transgressions. Research models in Translation Studies II. Historical and Ideological Issues*, St Jerome Publishing, Manchester, 2002, p. 193-205.
- TOURY, G., *Descriptive Translation Studies and Beyond*, John Benjamins Publishing Company, Amsterdam/Philadelphia, 1995.
- VENUTI, L., *The translator's Invisibility. A history of translation*, Routledge, London and New York, 1995.

- , "Introduction", VENUTI, L. (ed), *Translation and Minority, The Translator*, Vol. 4, Number 2, 1998, p. 135-144.
- , "Translation, Community, Utopia", VENUTI, L. (ed), *The translation studies reader*, Routledge, London and New York, 2000, p. 468-488.
- , "Retranslations: The Creation of Value", FAULL, M. K. (ed), *Translation and Culture*, Brucknell University Press, Lewisburg, 2004, p. 25-37.

TABLE DES MATIÈRES

Jean Peeters, Introduction.....	7
Paul F. Bandia, La traduction aux carrefours de la mondialisation : voyage entre l'oralité et l'écriture.....	23
Giovanni Nadiani, The Scandal Translates Back La dernière offensive des langues vaincues : traduire le « majeur » par le « mineur ».....	37
Ilse Feinauer, Antjie Krog, author and translator: the twain does meet	49
Erwan Sommerer, Peut-on traduire les idéologies politiques ? L'exemple de la diffusion du fascisme au Brésil et en Argentine.....	61
Ágnes Somló, The Role of Literary Translation in the Survival of Hungarian Language and Culture or One of the Ways for a Nation to Maintain Its Identity	79
Michèle Laliberté, Paris, Berlin, New York en chansons traduites : l'affectivité du traducteur face à l'altérité.....	89
Miroslava Novotná, Le sens et l'effet des adaptations des chansons médiévales françaises par Julius Zeyer.....	105
Claudine Lécrivain, Réception des traductions et appartenances communautaires : étude de trois collections de catalogues éditoriaux espagnols	117

Thomas Buckley,

Le traducteur littéraire est-il prisonnier ou créateur
de l'image du pays-source dans le pays-cible ? 137

Simos P. Grammenidis,

Hégémonie culturelle, choix traductionnels
et relations intercommunautaires : étude d'un cas 151

Lucie Raharinirina Rabaovololona,

Traduction et médiation, les incontournables
de l'intercommunautaire : cas du Lexique Foncier
Franco-Malgache dans la sécurisation foncière à Madagascar 165

David ar Rouz,

Le traducteur : équilibriste des frontières 181

Freddie Plassard,

Les « communautés des traducteurs » communautés réelles,
communautés virtuelles en traduction 197